

**m.**

# **Une histoire**

**2000/2002**

**« Contiens-toi, contiens-toi, mon cœur ! Et vous, mes nerfs, ne vieillissez pas en un instant, mais tendez-vous pour me dresser... Me souvenir de toi ! Oui, pauvre ombre, tant que ma mémoire aura son siège dans ce globe détraqué. »**

Hamlet

Acte I, scène 5.

Il me reste de toi plus qu'une cicatrice. Autre chose. Plutôt une plaie qui ne saigne plus et qui ne sait pas comment se refermer.

Je peux écrire notre histoire. Je peux la dire.

Ce n'est pas encore au passé que nos verbes se conjuguent.

Non pas parce que ma langue garde le goût de ton sexe, comme un trophée, lambeaux de peau caressés dans la tiédeur d'un matin.

Non pas parce que le souvenir se dresse, déjà, avec sa morve triste et le sale arrière-goût des rêves fanés, avec son cortège de morts qui vivent ailleurs, rendant là invivable ce détachement.

Ce n'est pas encore au passé que nos verbes se conjuguent.

Non pas parce que je te cherche encore, puisque lassitude aidant, je me résous à te dissoudre.

Non pas parce que l'absence serait rétive à guérir ma raison et l'oraison de nous indélicate à s'immiscer dans mes pores.

Le réel dresse l'inventaire de nos errances, perdues ici, retrouvées plus loin, les graines semées de nos fulgurances, l'inventaire de nos premiers soucis, vétilles, broutilles, des peines de rien qui figent.

Ah non, jamais, hélas, héler ton souffle qui demande.

Puisque tu sais la profondeur de la blessure, dans la chair et au-delà, à chaque viscère vissée, à chaque membrane, comme arrachée à la première pelure de l'être.

Ah non, jamais, hélas, héler ton souffle qui demande.

Puisque tu sais et que ce que tu feins d'ignorer, tu le devines. Oui déjà, tant de fois gercé, mon épiderme sombre ; oui déjà, tant de fois pressé, mon cœur sombre ; et le nombre des ruptures incertaines qui borde l'ombre tendre de mon ego.

Cette délicatesse que nous mettions à nous user ne m'apprend rien aujourd'hui de l'effective usure, de l'affective ruse que nous avons à nous retrouver et à nous distendre.

Ah non, jamais, hélas, héler ton souffle qui demande pourquoi ce n'est pas encore au passé que nos verbes se conjuguent.

Comme on dirait que tout l'ignore, comme on dirait que la réponse est à chercher ailleurs qu'en nous-mêmes, déjà pétris de nous, déjà chargés d'une fêlure nette, dans l'étrange connivence de malheurs qui nous fixe, un jour, pour chuter dans l'abîme d'un adieu que nous avons l'habitude de remettre toujours au jour d'après.

Ainsi, à quoi bon vouloir sectionner le fil tendu de toi à moi comme une veine, il nous relie comme un crachat, il est vivant. La mort, d'ailleurs, ne saurait être l'efficace relais et ne pourrait, d'une façon ou d'une autre, qu'ouvrir le chant lexical du regret, celui qu'on roule à l'infini comme ce rocher, mythique et absurde, comme cette vague, mélodie triste de notre histoire qui se souvient sans cesse d'elle-même.

A jamais ce galet lancé dans le vide et qui ricoche me ressemble. Es-tu la main ?

Il y a pourtant ce point. Qu'aujourd'hui n'a d'hier que l'évidence de moi dispersée, indisponible, comme si d'avoir été un jour délaissée devait m'interdire de nouveau d'aimer et d'être aimée.

Est-ce pour le plaisir de la punition que je rugis, sans griffe, contre le vent ? Est-ce pour sentir la vie ? J'ai l'impression qu'elle glisse sans m'impressionner, car je ne suis plus vierge.

J'ai déjà la lèvre fendue, le crâne hermétique sous lequel bouillonnent des souvenirs, comme des pressentiments à vivre.

Je ne fais qu'essayer de naître et sans cesse la peau se déchire pour se vêtir, aussitôt, d'une autre peau que j'ai plus de mal à percer.

Rien ne porte mon être hormis des pierres molles qui ne cessent de se dérober sous mes pas.

Tout est flottant, même moi, et cependant je ne peux me résoudre à quitter la ligne.

Avancer, crawler jusqu'à mon être, moi qui n'ai jamais su qu'effleurer, qu'affleurer et sentir pourtant au fond de mes tripes le nœud.

Cette douleur que j'observe du dehors, comme étrangère à ce que je suis, comme étonnée de ma propre souffrance, cette douleur pourrait avoir quelque chose de factice si je n'en ressentais véritablement -aux instants parfois les plus incongrus- l'aiguillon.

Il suffit que je me croie debout et libre pour que mes chaînes s'épaississent, dans la chair aussi sûrement que dans mon esprit qui prie pour se libérer de ta chair.

Ainsi, toujours le goût de toi me revient.

Est-ce ma propre ombre qui me poursuit et qui m'entache ?

A n'en pas douter, je pourchasse ma faille sans me résoudre à la combler - mais comment ? - éperdue de moi, trouble, double, triple et plus encore, dispersée, à chaque pas de mon être, dans le grand bazar humain, vers la foule où je veux fondre, bouche cousue, mains tendues dans l'attente de l'étreinte que je me sais improbable à saisir.

A cumuler les maladresses d'amour, il en résulte comme une infirmité à être soi, un paradoxe à réclamer le bonheur dû et l'incapacité évidente à le tenir en laisse. Car il y a pour moi, foncièrement en équilibre, quelque chose d'atroce dans la félicité.

Le premier sein fut-il amer que j'en garde toujours aujourd'hui le sevrage frustré et quasi-débile, l'empreinte d'une chimère parcourant la réalité, s'y frottant, s'écorchant sans renaître au hasard de ventres amis ?

Je ne délire ni ma peine ni mon mal.

J'ai la nostalgie de temps plus anciens où je n'ai pas vécu, où tu aurais été déjà cette secrète morsure mais transcendée, mais portée au pinacle de mes douleurs par un chant plus glorieux, la belle défiguration de nous, la belle cicatrice, bien nette, de nous. Avoir le talent de rendre aimable la crasse de la déchirure, à vouloir en bouffer encore, rendre aimable la puanteur, la putréfaction d'un amour mort un dimanche de février pour un sexe trop court, rendre aimable les courbatures de l'âme, les pliures du nerf optique dans lequel se reflète, avec arrogance, l'incompréhension, le vide de l'esbroufe -m'as-tu aimée ?-, rendre aimable l'abîme qui s'ouvre et creuse en moi un nouveau sillon, long, si long qu'il m'épuise de le parcourir, rendre aimable l'adieu et jouir.

Il doit bien exister un point d'ancrage, quelque chose qui aurait établi les bases de ce drame particulier. L'anatomie de ma passion compte tant de réseaux de veines, tant de méandres de chairs, tant d'amas d'eau. Il est presque impossible de la disséquer sans la contraindre, méthodiquement, à la métamorphose.

Et moi, scribe de ma propre vision, autoproclamée sensible et matière, vivante, quand je colle l'oreille au mur de mon subconscient, je guette les prémisses, les premiers cheminements dans la quête, la première tourelle d'où j'ai fixé ma peau pour voir.

Quelle lente dérive m'a menée jusqu'à l'amour de toi ?

Quelle érosion y a-t-il eu sur mon être originel ?

Je me souviens tôt d'avoir aimé des femmes, que j'aime encore sans les avoir jamais touchées et ne comprenant que bien plus tard les sentiments qui m'animaient alors.

Il faudrait parler encore du ventre premier que l'on m'a forcée à quitter. C'est stupide, ce regret-là, je le sais et je le contourne. J'ai fait en d'autres temps le décompte d'un vide, égrenant, pour en finir avec cette tristesse, les coups de ciseaux dans l'âme. Au final, il faut convenir que certains manques avec le temps finissent par se diluer, deviennent flous et se résorbent dans les plis de l'être qui avance et valide de nouvelles cruautés.

Il y avait eu cette fille qui insistait pour me donner son corps et qui m'avait effrayée, il y avait eu cette fille. Cela aurait été autre chose si, déjà sûre du goût de mes lèvres, je lui avais ravi cette virginité. Ainsi, le mystère aurait été levé sur le sexe des femmes, sur l'odeur de leurs cuisses, sur la superficie de l'orgasme et les mots qu'elles laissent échapper en jouissant.

Comment ai-je pu me reconnaître dans ces gestes explicites, dans le désir évident de cette bouche ? Je n'ai pas raisonné ce premier vertige, ma propre nature soudainement démasquée à mon esprit, et, dans l'instant qui suit, comme une fatalité de solitude à assumer. Je ne savais pas qu'il y aurait des rencontres, je ne t'attendais pas.

Mais cette nouvelle féminité ne m'a jamais désespérée.

Je venais de me rejoindre pour la première.

J'eus l'illusion d'une cohésion possible, l'illusion d'être arrivée à l'état de maturité nécessaire au bonheur vrai.

La découverte de ma sexualité m'a presque rendue stérile et asexuée.

En vérité, j'avais beau avoir des prémonitions de plaisirs, je convoitais les liens platoniques, émasculée évidemment, mais sans tristesse.

Cela aurait été autre chose si, sûre déjà de la volupté, j'avais laissé aller mon corps à la promiscuité d'un autre corps, abandonnant l'idée, et figurant, comme j'en avais l'âge, des arpents d'être à convoiter.

Mais je ne rêvais pas, et tout le jour, j'ouvrais les yeux en grand pour m'émouvoir des amitiés fortes, de l'amour perdu, loin derrière les délices de l'enfance.

Il y a quelque chose d'étonnant dans l'entêtement que je mets à t'aimer.

Quelque chose d'étonnant que ma raison ne peut expliquer autrement que par la bonne vieille théorie des atomes crochus.

Je me moquais pas mal de la raison au moment où pour la première fois l'évidence de la peau m'est apparue.

Sans toi serais-je restée cet eunuque et aurais-je pu suivre la vie chaste et morne à laquelle je pensais être destinée, recluse dans ma propre chair ?

Je suis tombée amoureuse de toi à l'instant même où je t'ai vue.

Quelqu'un qui n'aurait pas connu le coup de foudre pourrait croire que j'écris cela pour la facilité de la métaphore.

Quelqu'un qui n'aurait pas connu cela pourrait croire que ce n'est qu'un truc de cinéma, imagerie de roman chevaleresque où le héros s'emprisonne à la première œillade.

Mais cela existe, deux êtres se voyant pour la première fois qui fusionnent.

Il a suffi que tu t'avances pour que je te reconnaisse aussi sûrement que si tu avais poussé à mes côtés.

Cela ne m'a pas effrayée, parce que lutter contre cette évidence aurait été tellement aller contre moi-même que je me serais perdue.

Je n'ai pas eu le cœur qui a sauté hors de ma poitrine, ni les mains moites d'une possible angoisse.

Je n'ai pas eu de doute quant au partage des sentiments que j'éprouvais.

Je me rappelle surtout avoir été étonnée (ainsi surgit le spectre), étonnée et dès cet instant emplie d'un immense bonheur.

J'eus la sensation idiote de flotter.

A cet instant, si nous avions été seules, je t'aurais fait l'amour sans que j'eusse le besoin ou la nécessité de t'expliquer pourquoi je n'avais pas le choix de cet acte.

D'ailleurs, je me souviens de notre premier baiser.

Je me suis approchée de toi et je n'ai rien dit.

Ces mots d'amour dont je me sentais envahie se seraient mêlés et perdus dans ma bouche, impuissants à cerner mon désir.

J'étais pudique mais je n'avais pas peur.

La tiédeur de tes lèvres a réveillé en moi des envies délicatement refoulées jusqu'alors par ma raison.

Un sexe m'a poussé, là, d'abord, au milieu du front.

A quoi m'obligeait-il, ce sexe mentalement dressé ? Pour quel signe de toi étais-je prête ?

Il n'y avait pas à réfléchir l'urgence de la chair, l'urgence de la peau qui vous tombe dessus comme le destin, de manière implacable bien sûr, mais pas forcément imprévisible.

Ce qui m'affolait, ce n'était pas le pourquoi mais le comment, le comment nous étendre, le comment nous détendre, le comment nous atteindre, nous étreindre.

Je voulais te prendre pour femme, pénétrer en toi et jouir d'une inévitable jouissance, celle-là même qui, pleine d'un orgueil neuf, me ferait maître du monde neuf que je sentais s'élever en moi et autour de moi.

Encore, cela n'est pas tout à fait juste, puisqu'il n'était pas question pour moi de troquer ma fente stérile contre un membre plus long et plus épais.

Cette idée-là, je l'ai eue plus tard, lorsque tu m'as quittée pour la première fois parce que rien ne pendait d'entre mes jambes.

Pour quel signe de toi étais-je prête ?

Nous nous aimions et il me semblait alors qu'une perdition totale en cet amour m'était possible.

Je ne serais rien devenue, même pas ce maudit trébuchant sur un dernier vers.

D'ailleurs, je devais à l'époque épuiser toute ma verve poétique dans des lettres passionnées.

Je n'étais pas avare de sentiments et je pouvais dire je t'aime sans que ces mots sacrés me brûlent.

La fêlure de nos êtres ne m'était pas alors évidente et vaines auraient été les voix qui nous auraient enjoins à la prudence.

Il ne nous importait pas - en ce temps - de rentrer au port et même épuisées de nous, il paraissait facile de voguer sans gouverne, sans jeter l'ancre, à la rencontre de notre inconnu.

Si cela n'avait tenu qu'à moi, nous ne serions jamais revenues et nous aurions, au final, embrassé nos carcasses nues, tendrement enlacées l'une à l'autre.

Oui, si cela n'avait tenu qu'à moi, nous ne serions jamais revenues.

Plus je troue mon être pour en déceler le cœur, plus je m'aperçois des effets de la dilution. Plus je troue mon être, plus je m'aperçois.

Il ne sert à rien de parler de solitude.

Autrefois, je pensais pouvoir trouver l'alter ego.

Je t'ai trouvée et aujourd'hui, plus que jamais, je sais l'étendue que cela recouvre. Des kilomètres de moi où j'ai marché à tes côtés, des traces, des empreintes qui se lisent dans un propos, les émotions modifiées, déformées, aiguës, une fragilité nouvelle, de la vie.

Je me trouverai, au final, assise sur des évidences usées, sur des rêves flétris, au repos.

Au-delà de nous, je pourrais sentir que poussent de nouvelles filiations, de possibles gestes de reconnaissance, et même, dans le corps, de nouveaux spasmes sympathiques.

Au-delà de nous, je pourrais, si j'en avais force et envie, créer d'autres tissus, plus rêches, bien sûr, mais moins salissants.

Pour le moment, je ne peux que convaincre mon être d'avancer, je ne peux que l'enjoindre à tenir sa place, fixant ma chair à la rupture, et découvrant, dans un élan de fatigue incalculé, que l'autre bord ne peut être atteint.

Pour le moment, je ne peux que raisonner des équations symboliques où, de toi à moi, les paramètres deviennent autant de lignes floues.

Chaque instant porte encore en soi l'instant de la cicatrice, et j'aurai beau trouer mon être, celle-là est partout, d'avant toi-même, partout en moi désunie.

Alors vinrent les heures ténébreuses de la première rupture, de la trahison, d'un bouquet joyeux qui - dans l'instant de la parole insensée - fana, tandis que mon âme repliait sur elle-même ses délicates corolles.

Je ne savais pas que tu avais des manques parce qu'il me manquait ce membre à durcir entre tes cuisses et sur ta peau, à enfouir jusqu'au fond de toi dans un plaisir - tu me l'as dit - inachevé.

Ainsi, tout ce temps où je croyais que nous voguions, heureuses, ensemble, tu guettais de ton poste de vigie invisible la terre mâle où désarter, où délester ta peau de la mienne, tu guettais le regard des hommes sur ton corps, espérant l'un, désirant l'autre, sans rien ne me dire jamais de cette attente-là, tu guettais.

Quel espoir ai-je mis à noircir les pages ?

Serait-il possible que le mot pour toujours défigure, même poli, même décrassé, débarrassé de ses peaux mortes, serait-il possible que tout ne soit que tripes et qu'au-delà, le reste ne puisse être qu'ânonné ?

Si je superposais une à une toutes les faces de mon être, arriverais-je, au bout du compte, à ne faire qu'une et me reconnaîtrais-je alors sans peur dans cet imbroglio ?

Comment la courbe définit-elle les milliers de points de sa trajectoire sans vertige, sans dévier d'un pouce de sa nature ?

L'origine serait-elle, par la plus étrange des ironies, le point à atteindre au dernier souffle, l'ultime reconnaissance de la peau à l'esprit, un accord ?

Si je supposais un bonheur enfoui, quelque part sous les cendres, existerait-il réellement ?

Faut-il, pour décrocher du ventre, un ventre neuf d'où naître, et sans cesse, et toujours ?

Combien ?

La cervelle est étroite. J'ai beau la labourer, l'évider, la retourner dans tous les sens, le questionnement se répète et se répercute sur les parois de mon ego démesuré.

La voix d'une harpie me crie de persister et je descends, lentement, jusqu'à moi.

Longtemps, j'ai cru que mon amour pour toi était plus fort que tout, que ma solitude même, et je puisais de cette certitude l'envie de vivre.

Cela n'est plus vrai et aujourd'hui il ne reste plus que moi, harassée, désillusionnée, debout.

Il me reste à faire la paix avec moi-même,

à connaître l'harmonie,

à marcher sur les eaux.

Je trace des sillons pour évider mon être, pour le décerveler et malgré cela, je succombe encore et toujours à la chair.

Je n'ai rien de l'ermite hormis le repli sur moi-même, et j'ai beau essayer de contempler, les seules visions que je ramène des dérives de l'esprit sont celles d'un nombril, énorme et grossier, sans âme.

Je n'arrive pas à m'écarteler au-delà de cette fatigue qui remonte un à un mes membres.

Quelle peine inconsolable y aurait-il à ne plus jouir, à ne plus être étreint, à ne plus caresser, ni griffer, ni mordre ?

Je devine le parcours de ce renoncement mais je me retiens au corps comme à un parapet, les pieds dans le vide, essayant de me tendre la main pour m'atteindre.

J'ai tort.

On me conseille de poursuivre ou de clore au plus vite le chapitre de notre amour éreinté.

Toi-même, dévoilant pour un temps tout ce qui nous sépare, m'exhortes à l'ultime rejet, au déracinement, au point.

Qu'advient-il si je laisse choir mon corps du tien, et mon âme, si je décide du coup ferme qui crèvera la bulle, l'abcès ?

Il n'y avait jusqu'alors aucun refuge, nul autre corps où m'abriter du tien, nul sexe assez neuf pour y reprendre l'air, nulle bouche assez neuve pour m'assouvir. J'ai tenté l'escapade, l'agrippement à d'autres pucelles pour voir. J'ai décelé dans leur ventre le goût d'une jouissance plus ferme, moins tragique, sèche d'amour parfois et tant mieux. Ces filles ne savent rien laisser que l'empreinte sans profondeur de leurs chairs moites à l'heure de connivence. C'est assez quand il s'agit de les retourner au moins une fois pour qu'elles n'aient plus de visage, quand il s'agit de me tendre au moins une fois pour les convaincre de ma force.

Ai-je été trop délicate avec toi, m'inversant presque pour t'ouvrir une inédite féminité ?

De l'amour fait à d'autres, j'ai ramené des râles, des feulements, des morsures, une insatisfaction.

L'évidence aussi de t'aimer au-delà de la peau, dans un repli plus profond de mon être.

Pour clôturer le chapitre, il ne suffit pas de démonter les rouages de la passion.

Il faut, avec sincérité et prudence, plonger au cœur des racines et débusquer, enfoui sous elles, le premier germe.

La colère et la frustration cèdent et au bout du compte, le rebours sur l'amour apaise et fortifie.

Las, les vieux forfaits sont prescrits, les vieilles querelles enterrées et sans morve, les regards se chargent du reste et voilà.

On peut creuser la terre jusqu'au plus profond de ses entrailles, on ne trouvera rien si l'on ne cherche la compréhension et la tendresse.

De notre amour, je ressens encore si fortement l'étreinte, je caresse si simplement les courbes que la peur m'a quittée.